

SE COMPRENDRE

ISSN 0845-7450

N° 87/05 - 30 juin 1987

ETRE MUSULMAN EN BELGIQUE

*"Etre musulman en Belgique", tel est le thème d'un remarquable numéro spécial de la revue **Tribune immigrée** (Périodique trimestriel - n° 21 - Décembre 1986-Janvier 1987 - 15, rue du Méridien 1030 BRUXELLES - Belgique) que dirige à Bruxelles Abderrahmane Cherradi..*

Le sujet valait d'être traité si l'on considère que les Maghrébins et les Turcs constituent plus de 20 % des étrangers présents en Belgique. Ils n'étaient au. total - Marocains, Tunisiens, Algériens, Turcs - qu'à peine un peu plus d'un millier en 1961. Ils étaient près de 70.000 en 1970, de 190.000 en 1981. On les estime aujourd'hui à quelque 250.000.

En une centaine de pages, les thèmes les plus divers de la vie quotidienne à la théologie, sont abordés avec à la fois compétence et simplicité dans ce numéro. Nous ne pouvons évidemment en reprendre la totalité et avons porté notre choix sur ce qui concerne plus directement le vécu de l'immigration musulmane en Belgique.

SOCIETE - UNE MENACE POUR LES BELGES ?

Une grande partie de l'opinion publique perçoit l'Islam comme une menace politique et culturelle pour la société belge. Cette menace, réelle ou imaginaire, prend racine dans les angoisses quotidiennes de Belges affolés par une crise génératrice de chômage et d'insécurité. Prenant conscience que les problèmes de l'Islam se posent également sur le sol national, la Belgique de 1986 a vécu un sentiment d'agression d'autant plus grand qu'elle croyait avoir été miraculeusement épargnée parla tourmente islamique internationale. Elle est désormais concernée par les 250.000 Musulmans environ résidant sur son territoire et formulant des revendications d'ordre social, culturel et cultuel.

Le "réveil" ou le "déferlement de l'Islam"; et ses conséquences supposées par la Belgique, provoque des réactions, de la part même du gouvernement, qui relèvent du fantasme de la peur plus que d'une réalité politique : une manifestation contre l'agression américaine en Libye se déclenche à Bruxelles et voilà qu'un vice-premier-ministre dénonce très officiellement les menées des intégristes musulmans et qu'un bourgmestre d'une commune bruxelloise réclame une enquête parlementaire pour démasquer les menées subversives des adeptes de l'ayatollah Khomeiny en Belgique. Une confusion, savamment entretenue par une presse cherchant le sensationnel, a favorisé le développement d'un racisme à base religieuse contre les travailleurs immigrés musulmans devenus évidemment boucs-émissaires : l'opinion publique finit par mettre dans le même sac l'intégrisme musulman, les travailleurs immigrés, les étudiants étrangers, les actes de terrorisme, etc...

Va-t-on parler de "péril musulman" comme l'on a parlé de "péril jaune" après le "péril rouge" ? Est-il sérieux de penser que ces immigrés musulmans risquent de submerger les dernières valeurs d'une société belge en crise d'identité ? Le "réveil" musulman chez les immigrés est, chez beaucoup, la revendication d'une identité totale (sociale, ethnique, linguistique, religieuse, etc...) menacée par la société occidentale plus que l'expression, à proprement parler, d'une fidélité à la foi ancestrale.

Les crises individuelles et les conflits locaux n'en montrent pas moins que les références et pratiques sociales et culturelles, liées à l'Islam, ne manquent pas d'entrer en conflit avec l'ordre juridique et social belge.

Au-delà de la présence de l'Islam en Belgique par l'intermédiaire d'immigrés, la Belgique elle-même s'"islamise" d'une certaine manière par le jeu des naturalisations. Le temps ne semble pas pour autant venu où des Belges seront considérés comme de "confession musulmane" aussi banalement que ceux de confession catholique, protestante ou juive.

ECOLE - SALUT LES GOSSÉS ! par Cécile ROLIN

- "Les fleurs, c'est pour vous".

Rachida disparaît derrière un énorme bouquet pour lequel ils se sont cotisés. La quatrième C, presque au complet, est au rendez-vous. Toilette du dimanche, pantalon repassé, gel dans les cheveux, j'ai un peu du mal à les reconnaître mes zoulous du vendredi. Seul Hamadi a son allure habituelle, le sourire ironique, la moustache avantageuse, la casquette de marin sur les yeux, comme pour masquer ce regard provoquant qui met certains de ses professeurs si mal à l'aise ("Celui-là, je ne l'aime pas, il a toujours l'air de me narguer. Il verra en fin d'année". Il a vu. Echec. Ne peut pas doubler. L'âge).

Mais nous ne sommes qu'à la mi-juin. La fin de l'année c'est pour la semaine prochaine. Et c'est avant la libération que j'ai voulu les inviter chez moi, à un souper dans le jardin.

A travers eux je dirais au revoir à tous les autres, à ces milliers d'adolescents qui m'ont accompagnée pendant cette guerre de trente ans que j'ai l'impression d'avoir menée contre la routine, la désillusion, la fatigue nerveuse, le découragement...

APARTHEID

Ces adolescents, le ministère nous les livre le premier septembre, par bottes de vingt environ (souvent plus, ces derniers temps) et nous les renouvelle chaque année, enlevant les plus vieux pour les remplacer par des plus neufs. Ensuite, nous avons dix mois pour apprendre leurs prénoms, leurs attentes, leurs problèmes.

Depuis quelques années, des lots entiers ne contiennent que des enfants comme ceux qui sont chez moi ce soir, des enfants aux yeux très noirs et aux noms difficiles à prononcer. Marocains ou Turcs, plusieurs écoles, atteintes par le cap des 50 %. d'étrangers, regroupent les cas les plus difficiles en une seule classe, apartheid à peine déguisé en nécessité d'horaire (ils suivent tous les cours de religion musulmane) dont pas un n'est dupe.

Et cela donne des classes difficiles, révoltées, mais souvent attachantes lorsqu'est resté vivace en eux la solidarité et le désir de prouver qu'ils sont capables de réussir.

"C'est la première fois que je vais dans une maison de Belges" constate Mohamed qui pourtant est né ici comme presque tous les autres.

Yasmina, voyant le barbecue allumé me souffle : "Vous savez, nous, on ne mange pas de porc". Je sais et c'est sous le signe universel du poulet et du coca, que cette soirée très douce s'est déroulée.

UN HERBIER COLORE

On a parlé. Beaucoup. Et leurs récits ont réveillé en moi d'autres souvenirs, d'autres histoires drôles ou pathétiques. Ce sont celles-ci que je vous livre, pêle-mêle, moisson sauvage de mes années d'école.

Je me souviens du discours d'un vieil inspecteur bucolique, qui comparait les professeurs à des paysans ayant la noble tâche de cultiver dans des terres parfois arides, des champs de blé vigoureux, symbole éternel et poétique d'une jeunesse saine et productive.

Pour ma part, au milieu des "lourds épis dorés" j'ai bien souvent trouvé à foison des herbes folles, des chardons et des coquelicots. Et je ne m'en plains pas. C'est incroyable ce que c'est varié l'herbier d'un professeur. Je vous livre quelques pages du mien, en y choisissant de préférence ces plantes parfumées "venues d'ailleurs".

Mustapha n'est pas un bon élève. Son activité en classe se découpe en deux tranches égales : le sommeil et le fou-rire, ce dernier particulièrement bruyant et dévastateur. Son père vient à la réunion des parents. Comme il ne connaît pas un mot de français, Mustapha l'accompagne. Il aborde un air sérieux tout à fait insoupçonné. J'explique longuement en regardant gravement ce papa aux yeux inquiets et aux mains usées que je ne suis pas contente du tout, et que si Mustapha ne se met pas plus sérieusement au travail, Mustapha va doubler. Le père se tourne vers son fils qui lui "traduit" mon laïus à toute allure. Je vois alors le visage du père s'épanouir, se plisser de sourires; il empoigne à deux mains la mienne et la secoue en répétant les seuls mots qu'il connaisse en français "Merci, merci". Ensuite il se redresse et déposant fièrement la main sur l'épaule de son fils, il me quitte pour aller consulter d'autres professeurs, accompagné de son interprète malicieux.

Je demande à Driss qui se débrouille mal en français :

Où as-tu été à l'école primaire ?

A Schaerbeek.

Y avait que des Marocains dans ta classe ?

Non, y avait aussi deux Belges. C'était des Espagnols.

Mehmet est Turc. Son père est venu en Belgique comme mineur au Limbourg. Ensuite il a travaillé sur toute une série de chantiers. Suite à un accident de travail, on veut le renvoyer en Turquie.

"Moi je ne suis pas d'accord avec ça, dit Mehmet, c'était pas juste de nous renvoyer car c'est nous qui avons tout construit dans ce pays. Alors si on part, on reprendra tout, et vous serez bien embêtés". Et il sourit largement en évoquant les Turcs rentrant chez eux après avoir démonté et expédié dans leur pays le métro et la Cité administrative.

Ma collègue d'histoire parle à ses petits élèves d'un vestige préhistorique découvert à Rabat. Rachid est interloqué :

Rabat ? Au Maroc ?

Oui, bien sûr.

Il se tourne alors triomphant vers le fond de la classe et crie :

Ahmed, le Maroc, il est dans l'histoire.

Cette même collègue demande à un petit Marocain d'expliquer aux autres ce qu'est le ramadan et reçoit cette réponse charmante :

Le ramadan, c'est le mois des jeunes.

Quand elle était petite, Nadia arrivait à l'école en portant deux cartables, le sien et celui de son frère. Celui-ci en revanche la "protégeait". Les années ont passé. Nadia s'est mariée (et quel mariage ! Trois jours de fête). Quelques mois après, je la rencontre rue des Marais, arborant toute fière un ventre prometteur. Elle est rayonnante.

Ca va Nadia ?

Oh oui, je viens de chez le médecin. Il m'a fait une échographie.

Alors, c'est un garçon ?

Non, justement c'est une fille. Mon mari sera furieux ajoute-t-elle en éclatant de rire. Mais moi je suis ravie. Ah, je vais bien l'élever celle-là !

Abd-el-Krim est un passionné de foot. Il connaît le nom de tous les joueurs et rêve de passer professionnel. Il joue déjà dans une équipe junior de son quartier. Il m'annonce fièrement que cet été ils vont jouer en déplacement à Tanger. Or, c'est la ville de sa famille. Je lui dis :

Ca va être chouette pour toi, tu vas pouvoir montrer la ville et la plage à tes copains de l'équipe.

Ben, vous savez, on vient tous de là. Oui, on est tous Marocains dans l'équipe, car on habite le même quartier ici. Mais ça fait rien. Là-bas on nous appelle "les Belges".

Zoulika raconte :

Le matin quand je viens à l'école, y a toujours une dame qui lave son trottoir. Alors quand elle me voit elle dit "pour que la rue soit propre il faudrait aussi chasser tous ces sales étrangers".

Et Zoulika sourit en agitant ses tresses noires aux bouts frisés.

Un jour Bel Hadj n'est plus venu en classe. "Il a l'appendicite", m'expliquent ses copains. "C'est grave. On doit l'opérer mais il a la fièvre. Il peut pas quitter le lit". Ca doit être grave en effet car l'absence se prolonge des mois.

Un jour, il reparaît et me tend gêné une lettre qu'il est censé montrer à tous ses professeurs et où, dans un style fleuri, sûrement dicté par son avocat, il demande sa réinsertion à l'école après un séjour... en prison.

Je lui souris et lui souhaite un complet rétablissement. Un peu étonné il va s'asseoir. Plus tard je dis aux autres :

Et bien, vous m'avez bien eue avec cette histoire d'appendicite.

C'était pour l'honneur, me répondent-ils. Ca compte ça.

La mère de Soâd ne sait pas lire. Mais elle veut tout de même voir le bulletin de sa fille. Soâd lui a expliqué que plus il y avait du rouge, mieux c'était. En fin d'année, Soâd a ramené un bulletin où huit notes sur dix au moins sont soulignées en rouge. La mère l'a chaleureusement félicitée.

Ahmed a réussi à rouler tous ses professeurs avec une histoire de faux motifs et de faux certificats.

"Les Belges, ils sont encore plus bête que les Arabes" s'exclama Ahmed est Berbère.

Mojahed et Reddouane sont très calés en chimie (que j'enseigne). Mais chaque fois que je signale une grande découverte scientifique qui a marqué l'histoire de la science, qu'il s'agisse de Lavoisier, Boyle ou Einstein, ils me signalent que bien avant eux, d'illustres savants arabes avaient déjà découvert juste la même chose et ils me citent des noms aux consonnances gutturales. J'avoue avoir marché quelque temps et avoir fait rajouter ces noms bizarres à mon cours. Jusqu'au jour où leur fou rire me fait découvrir la supercherie. Ils me confessent alors que tous ces noms, ils les avaient inventés. Et la loi de Gay-Lussac cessa dès lors de s'appeler pour mes élèves "loi de Gai-Lussac et Ben Bachir".

"Le Maroc, c'est un bon pays pour les vacances", s'exclama NaIma. "Il y a le soleil, la mer, la plage. Mais pour y vivre, c'est pas bon. Quand je retourne là-bas avec la famille, les gens du quartier, ils sont pas contents, car ils disent qu'on fait monter les prix. Et les enfants ils se moquent de moi et de mes frères, car ils disent que quand on parle arabe on a l'accent belge. Et ils imitent notre accent. Puis d'ailleurs, moi je le parle mal. Ici je suis mieux. Je suis dans mon vrai pays".

Bonne chance, NaIma et tous les autres.

N.B. Les histoires sont authentiques, mais les noms ont été échangés.

JEUNES - L'ISLAM ET LA SEXUALITE par Abderrahmane CHERRADI

Tout système socio-culturel se caractérise notamment par un type de rapports entre le sexe féminin et le sexe masculin et chez les Musulmans, il n'a jamais été prévu ou envisagé qu'ils puissent avoir lieu en dehors du lien sacré du mariage.

Dans un prosélytisme convaincant, la société musulmane poussait tous ses membres au mariage considéré comme une "Sunna" ("nul n'a complété sa religion s'il ne s'est encore marié").

Pour l'émigré maghrébin, l'Islam et la fidélité aux traditions apparaissent souvent comme les garants d'une identité vacillante. Les enfants qui n'ont ni les souvenirs ni la nostalgie de leurs parents refusent cet attachement désespéré à des valeurs qui sont parfois, pour eux, synonymes de répression.

UNE VALEUR SURE

Les filles vivent dans l'appréhension du redoutable "qu'en dira-t-on". Méfiantes, elles vous entonneront invariablement (sauf quelques rares exceptions) un hymne à la chasteté.

Alors comment démêler l'écheveau ? Distinguer le réel du paraître ? Se retrouver dans la peur, la méfiance, les contradictions empreintes d'hypocrisie ? Hypocrisie dont on dit qu'elle est reine au Maghreb et qui donne de la chasteté plusieurs définitions.

"La chasteté donne de la valeur à la femme. Vierge, elle est respectée, déflorée, elle est perdue", me dit avec beaucoup de convictions Naïma, 24 ans, assistante sociale, portant le foulard traditionnel sur la tête.

"Etre chaste pour moi", m'explique Salima, 20 ans, étudiante, "ce n'est pas se priver de tout plaisir... on peut pousser le flirt très loin. Il suffit de sauvegarder sa virginité".

L'important est de sauvegarder les apparences. En observant les règles du jeu, en adoptant un comportement irréprochable, et en tenant un discours conforme aux principes. Difficile donc, de trancher dès qu'il s'agit de sexualité. Parce que la gêne est toujours manifeste. On parle plus volontiers d'une autre, d'une copine que de soi-même. A moins que de parler des autres ne permette, d'une certaine manière, de parler de soi.

Pour Mohamed, 20 ans, chômeur, père commerçant, le problème est "délicat", "difficile". "L'évoquer, c'est déjà faire montre d'irrespect et d'impudeur... On parle sexualité entre garçons seulement", raconte-t-il, "mais c'est toujours d'une manière malsaine. Entre garçons et filles, c'est très rare. Avec mes parents, j'ai essayé et je me suis heurté à un mur".

"Les garçons sont hypocrites" explique Karima (26 ans, mariée, un enfant), "quand j'avais 17-18 ans je participais à des activités culturelles d'une association marocaine. Les garçons étaient contents qu'il y ait des filles mais personne n'osait parler des sentiments qu'il ressentait pour l'une ou l'autre fille. Ils étaient mal dans leur peau. Et quand on leur demandait de faire venir leurs soeurs à l'association, ils nous répondaient avec superbe que leurs soeurs étaient "sérieuses" et devaient rester à la maison !".

Fatima, 26 ans, a une piètre opinion des jeunes Maghrébins. "Ils sont tous pareils. Qu'ils soient pauvres ou riches, progressistes ou réactionnaires, qu'ils aient étudié ici ou à Paris ou en Suède, ils tiennent tous à la virginité. Ils aiment tenir des discours creux sur l'émancipation de la femme. Mais dès qu'il s'agit de leur femme ou de leur soeur, c'est une autre histoire !".

Que pensent les intéressés de ce jugement ?

Aziz, 25 ans, étudiant en informatique, refuse ces étiquettes de "phallo", "macho" et équivalents. Il se dit même féministe. Toutefois, il ne cache pas son malaise : "je me bats sans trêve avec mes mille et une contradictions. Je vis depuis 2 ans avec une fille marocaine. Elle n'était pas vierge lors de notre rencontre. J'ai toujours trouvé ce genre de préoccupation absurde... Mais, parfois, inconsciemment, des angoisses m'envahissent. Je me découvre jaloux, possessif. Peut-être que la virginité est la seule chose qui puisse rassurer un homme. Elle est un rempart contre la jalousie. Sans doute, ma situation d'étranger exacerbe mes angoisses. Je ne veux pas m'insérer dans une société qui

me rappelle sans cesse que je n'en fais pas partie. Je me sens de plus en plus Arabe, Musulman, moi qui ne me suis jamais réclamé d'aucune religion. J'ai peur de perdre mon identité. Alors, parfois, je me raccroche à ce qui me reste : mon orgueil, mon honneur, mes valeurs arabo-musulmanes".

"FAIS ATTENTION MA FILLE !".

Les respect (Ihtiram) ou pudeur (H'chouma) établissent une hiérarchie entre les jeunes et leurs aînés, interdisant d'aborder certains sujets. Quand on est chaste, on l'est d'abord par le silence.

Malika, 25 ans, ménagère, mariée à un chauffeur (mariage d'amour, précise-t-elle), regrette l'ignorance dans laquelle elle a été si longtemps tenue. "Comme toutes les jeunes Maghrébines, mon éducation sexuelle se résumait aux recommandations de ma mère, préoccupé uniquement de ma virginité. "Ne t'assieds jamais brutalement", me disait-elle... "Ne fais pas de sport, c'est dangereux... Nettoie bien la baignoire quand ton père ou ton frère a pris un bain avant toi". Un spermatozoïde, c'est contagieux, à en croire ma mère. Cela dit, ses conseils ont fait de moi la reine des ignorantes. La nuit de mes noces, je tremblais de peur... Ma fille, elle saura tout le moment venu, je m'en chargerai".

Nadia, 19 ans, lycéenne, père commerçant, a compris très tôt qu'elle devait se prendre en charge en matière d'éducation sexuelle. "Comme mes parents ne comprenaient pas le français, je ramenaï à la maison des bouquins d'éducation sexuelle que je lisais dans ma chambre... A 16 ans, je suis allée à une consultation de planning familial; le gynéco m'a prescrit la pilule... A 17 ans, j'ai eu ma première expérience; elle s'est très bien passée... Je crois que mes parents ne se doutent de rien, mais s'il y a un conflit un jour, je partirais".

DIEU CONSEILLE L'INDULGENCE

Toutefois, pour Mustapha, la chasteté n'est pas le seul apanage des femmes. Etudiant en physique à l'U.L.B., il a 24 ans. Il ne cache pas sa sympathie pour les "frères musulmans" (je l'ai rencontré à un congrès d'étudiants musulmans). Il prône avec conviction la chasteté masculine : "En tant que musulman, je considère que ni l'homme, ni la femme, ne doivent avoir des relations sexuelles en dehors du mariage. Le Coran l'interdit..."

"La société est plus permissive à l'égard des hommes. L'Islam, lui, n'établit aucune discrimination. Il préconise une société pure, ordonnée. La liberté sexuelle qui a cours en Occident engendre des troubles et disloque les familles..."

"Admettons qu'un jour je me marie et découvre que ma femme n'est pas vierge. Je crois que je me sentirais humilié, trompé, berné. Car après tout, ce n'est pas logique que moi, qui n'ai jamais abusé d'une fille, je me trouve face à une telle situation ! Toutefois, je suis Musulman, donc humain. Dieu conseille l'indulgence. Il est possible que je lui pardonne pour la sauver du déshonneur, mais à condition qu'elle soit à la hauteur de ma tolérance et que sa conduite soit irréprochable à l'avenir".

CODE D'HONNEUR

A la question : quel comportement doit afficher une jeune fille pour être respectée ? Les réponses, si elles prêtent à sourire, n'en prescrivent pas moins un véritable code. Voici le profil de la jeune Maghrébine chaste et pure

- ses sorties se limitent au trajet école-maison,
- elle doit éviter de se promener seule,
- elle est timide et pique un fard quand on lui parle,
- elle n'élève jamais la voix,
- elle est "naturelle", elle ne se maquille pas, ne bois pas, ne fume pas,
- elle s'habille sobrement,
- elle ne fréquente pas les lieux malsains tels les cafés, les cinémas, les boîtes de nuit,
- enfin, ses fréquentations sont "choisies"...

"Holà ! Tout cela n'est qu'hypocrisie, réplique avec force Najat, 24 ans, étudiante. "Car enfin, on ne me fera pas croire que toutes les Marocaines chantent des couplets à la gloire de la chasteté. J'en connais plus d'une qui a fait fi des traditions et vit sa vie comme elle le veut, même si elle le fait... dans le secret. Il suffit de fréquenter certains milieux pour entendre un autre son de cloche".

Beaucoup de jeunes s'interrogent, remettent en cause des valeurs qu'ils jugent de plus en plus désuètes et absurdes. D'autres se réclament de leur foi et veulent vivre en bons Musulmans.

Les velléités d'indépendance existent. Mais cela ne suffit pas à changer le paysage : la valeur accordée à la chasteté reste importante. Parce qu'elle est "le signe de l'identité arabo-musulmane".

FEMMES - CLES DE L'AVENIR par Lella HOUARI

Les immigrés pensaient travailler quelques années et repartir chez eux après avoir amassé un petit capital. Non seulement ils ne sont pas partis, mais ils ont fait venir leurs femmes et leurs enfants.

Quel est le rôle et l'évolution de la femme immigrée maghrébine en particulier au sein de cette famille ?

Au départ, la femme suit son mari parce que c'est son devoir. Mais en quittant son pays, elle quitte des habitudes qu'elle ne retrouvera pas tout de suite en Europe.

Au pays, il y a la famille, les fêtes que l'on prépare longtemps à l'avance, toutes les fêtes sont des prétextes pour se réunir. Il y a le Hammam (bain maure) où les femmes passent des heures entières en bavardages et échanges de nouvelles sur le village ou le quartier.

C'est un lieu magique où l'odeur de l'orange et du henné fertilisent leur mémoire à jamais.

Où sont les terrasses ensoleillées sur lesquelles elles pouvaient tendre leur linge, sécher le ghassoul (argile savonneuse pour les cheveux et le corps) et les olives noires pour l'hiver dans les rires insouciantes que seul le vent emportait.

Que trouvera cette femme encore jeune en arrivant en Europe ?

Donc, au départ, elle ne fait que suivre son mari en bonne épouse qu'elle est, beaucoup de femmes disent qu'elles auraient préféré rester au pays si elles avaient eu à choisir, mais aussitôt elles ajoutent : qu'est-ce qu'une femme sans mari ? Et un père sans ses enfants ?

Que réserve l'Europe à cette femme ?

La solitude, l'isolement, un logement exigü et pas très agréable, des voisins qui ne comprennent pas très bien ce qu'elle dit. Comme elle ne se fait pas comprendre, elle se tait.

Au début de son immigration, elle ne sort pratiquement jamais. Les journées sont longues, très longues... l'hiver n'en finit pas... l'attente non plus...

Les seuls sourires de la journée sont ceux qu'elle réserve à ses enfants derrière sa fenêtre quand ils reviennent de l'école. Sa joie est extrême, ils sont son avenir...

Puis, c'est le père qui rentre, éreinté, fatigué par une journée de dur labeur. Lui, pour se changer les idées, il va au marché matinal, la couleur des fruits et des légumes ça le met de bonne humeur, il y a comme un peu du pays... un petit peu...

Les années passent...

Ils sont toujours là. La vie de la mère va petit à petit prendre une tournure qu'elle n'avait jamais imaginé auparavant. Au pays c'est l'homme qui fait le marché. Comme ici il travaille toute la journée, il ne peut pas tout faire, alors elle va commencer par aller chez l'épicier du coin, puis un peu plus loin, et de plus en plus elle découvre que la ville est bien grande ! Et c'est ainsi qu'elle se retrouve avec le panier en main.

Dans les années 1965 beaucoup de femmes remplaceront leur djellaba par un manteau acheté place Bara, mais cela ne dura pas très longtemps pour certaines du moins; c'est très coûteux de s'habiller à l'europpenne.

La place de la femme n'est plus au foyer mais aussi à l'extérieur.

Maintenant, elle fait les courses, elle va à la poste, elle s'occupe des achats de vêtements pour toute la famille.

Le mari râle un petit peu mais il ne peut pas faire grand chose. Certaines femmes marocaines ont travaillé dans le nettoyage et y travaillent encore, mais il faut bien le dire ce n'est pas une grande majorité. Dans les statistiques, parmi les femmes immigrées, elles sont en plus grand nombre à rester au foyer.

Consciemment ou inconsciemment, elle devient petit à petit un élément moteur, dynamisant au sein de cette famille. Non seulement elle est la gardienne des traditions mais la vie en Europe l'accule à les bousculer un peu. Elle fonde tous ses espoirs sur les études de ses enfants, elle les pousse à travailler pour qu'ils ne soient pas des ouvriers comme leur père; beaucoup de mères encouragent particulièrement leurs filles car, avec un bon diplôme en main, elles pourront choisir un travail. Et si elles ont un travail n'importe qui ne pourra pas les épouser, ce sont des armes et des chances qu'elle n'a pas eues !

L'infrastructure dans les quartiers immigrés évolue aussi...

Et cela va permettre à la ménagère maghrébine, entre autre, d'améliorer son confort intérieur à tous les niveaux, puisqu'on peut trouver dans ces quartiers : des bouchers, des épiciers, des boulangers-pâtisseries, des marchands d'étoffes et des tissus en tous genres, de la batterie de cuisine aux assiettes "made in China", et tout cela à des prix qui défient toute concurrence !

Aujourd'hui même, l'aménagement de son appartement "à la traditionnelle" est possible. Vous formez un numéro de téléphone et un charmant jeune homme vient prendre les mesures pour votre salon arabe façon belge !

L'aménagement de son intérieur est un peu plus gai que son premier deux pièces garnis côté jardin avec les chemins de fer qui vous disent au revoir à toute allure et bonjour les tympans !

Toute cette infrastructure va l'aider à mieux supporter son exil. Les fêtes seront comme là-bas, avec cornes de gazelle (pâte fine en forme de demi-lune fourrée d'amandes) de bastillas (pâtes feuilletées fourrées par étage de poulets ou pigeons, amandes salées, oeuf au safran). Et tout cela 'sur fond andalous... le rêve, pourquoi pas ? L'important, c'est d'être bien avec soi et puis avec les autres. "Il y a même un hammam, mais ce n'est pas comme là-bas", soupirait une amie avec qui je parlais. On appelle ces quartiers organisés des "ghettos"; pourtant il n'y a pas de mal à mettre un peu de couleur là où cela devient terne !

Ils s'installent les immigrés. Ils achètent des maisons les immigrés. Et le retour devient quelque chose qu'on voit, oui... mais de loin..., très loin...

Quand le père n'a plus de travail et qu'il a plus de quarante ans, il n'a aucune chance d'en retrouver; il est très loin de sa pension, il regarde enfin autour de lui : tous ses enfants le dépassent, sa femme, a épaissi et lui a des cheveux gris et plein de maladies. Joyeux décor en perspective !

En plus, ses enfants ne parlent que le français. Et qui va encaisser sa mauvaise humeur ? La mère, bien sûr ! Qui est le médiateur quand il y a un problème ? Vous l'avez deviné ! A qui s'adresse-t-on quand on veut quelque chose ? Bien, vous êtes très perspicaces.

La femme marocaine de la première génération, au bout de vingt ans à "Belgitour" a bien gagné une croisière de repos; on peut même dire qu'elle se porte mieux que le père. Je ne dis pas qu'elle respire de gaieté et de joie de vivre, même si elle a les formes.

Mais, il faut bien dire que nos mères, dans leur apparente soumission, s'occupent de toute l'organisation intérieure, ce qui influence pas mal de comportements et notre manière de vivre. Et il s'agit aussi bien des hommes que des femmes. Son importance est énorme au sein d'une famille, son pouvoir est immense et elle n'en est pas toujours consciente...

Une éducation arabo-musulmane en Europe.

Pour le garçon, beaucoup de problèmes sont résolus du fait qu'il naît homme, bien qu'à mon avis, ce n'est pas aussi simple que cela... Parlons de la petite fille marocaine qui grandit en Europe. Sa mère va lui apprendre ce qu'elle-même tient de sa mère, les données restent les mêmes mais le résultat, lui, n'est pas toujours celui que la mère attendait.

Pourquoi ? Eh bien, tout simplement parce que cette même fille vit des réalités à l'extérieur qui sont en contradiction avec ce qu'elle vit à la maison, l'histoire de sa mère ne peut plus être la sienne. La fille devra jouer sur deux fronts : l'école et tout ce qui l'entoure et la maison.

Pour ses parents, il y a le chemin de la maison vers l'école et celui de l'école vers la maison. En dehors de cela, plus rien d'autre n'existe. Si la fille est raisonnable et patiente et se dit que, par le biais des études, elle pourra accéder à plus d'autonomie, elle sera patiente et attendra.

C'est sûr, pour les parents en général, à part l'école rien n'est sérieux. Beaucoup de filles font passer leurs sorties par le biais de cours fantoches.

Il faut dire aussi, que souvent la mère est une aide morale. Elle n'arrête pas de dire à sa fille la chance qu'elle a de pouvoir étudier, de choisir sa vie, car étudier devient une chance, un espoir, une porte de sortie !

C'est vrai que c'est par le biais des études, de l'indépendance matérielle (elle est souvent un apport d'argent en plus dans la famille) qu'elle arrive à grignoter petit à petit son autonomie.

Ainsi, on trouve des filles de parents immigrés à l'université (c'est important, parce qu'il n'y en a pas beaucoup); il y a quelques sociologues, infirmières, assistantes sociales, pédagogues. Certaines sont employées dans des firmes, telles qu'assurances, banques, etc. D'autres, on les trouve dans le secteur social, ASBL et d'autres; d'autres encore décident d'être indépendantes dans différentes fonctions : cela va de la publicité, en passant par la coiffure ou tout simplement en gérant le magasin du père analphabète (bien sûr il y a bien d'autres métiers qu'elles exercent et que je n'ai pas cité).

On en trouve à tous les échelons, au compte-gouttes, mais elles sont là ! Elles ont d'autant plus de mérite, parce que souvent elles font le ménage avant d'étudier. C'est vrai qu'elles apprennent à se battre très tôt, surtout quand elles ont de la suite dans les idées, mais à quel prix !

Mais quand la fille refuse de se plier, quand les études ne l'intéressent pas, quand elle ne veut pas se marier, quand le père se dresse devant elle, quand le frère joue le rôle du père, que fait-elle ?

C'est pas compliqué, elle fait ses bagages et se retrouve en rue. Sans argent, avec une liberté dont elle ne sait pas quoi faire, elle devient une proie facile à toutes sortes de marchandages. Disons-le, la délinquance est en grand nombre chez les filles immigrées. Et puis elle est surtout coupée de ceux qu'elle aime, un petit frère, une petite sœur, le sourire de sa mère, et souvent cette cassure brutale lui est fatale.

Elle est exclue par le père, car l'honneur a été bafouée, que vont dire les autres ?

Je parle ici de l'extrême mais, malheureusement, de nos jours ça se passe encore. On ne revient pas sur des traditions millénaires en trois générations, dans un pays où l'on a souffert parce que son pain, il a fallu le gagner, et que tout ce qu'il vous reste, ce sont ces petites choses, ces coutumes, qui ont l'air sauvage et arriérées, pour des enfants qui ont depuis longtemps, très longtemps, oublié leur histoire...

La famille forme un clan. C'est par là que tout se fait, se dit, se vit. On y partage ses joies, ses peines. Toute fête réunit la famille et il ne s'agit d'oublier personne, jusqu'à la cousine ou cousin éloignés. Et cela mange... et cela danse jusqu'aux petites heures. Quand on a ri et sué ensemble de cette bonne sueur de joie de vivre et de s'être dépensé pour le plaisir, on est heureux...

Conclusions brèves

On peut remarquer, après toutes ces constatations, que les choses ne sont pas aussi simples. Elles ne le sont ni pour la mère, ni pour la fille, ni pour les générations à venir...

La jeune femme issue de la deuxième, voire de la troisième génération, a sur ses épaules un lourd fardeau, celui d'être femme, arabe, musulmane et de vivre en Europe. Sa tâche, certes, n'est pas des plus simples, mais cumule des richesses inépuisables dont elle détient les clefs.

RELIGION - LA PRATIQUE DE L'ISLAM EN BELGIQUE par Monique RENAERTS

LA PRATIQUE DE L'ISLAM EN BELGIQUE

Les immigrés marocains dont le nombre est légèrement supérieur à 100.000 personnes, forment la communauté musulmane la plus importante de Belgique. Les composantes de l'Islam marocain se retrouvent pratiquement toutes dans le contexte migratoire.

Si quelques croyances et rites se présentent sous une forme quelque peu atténuée ou modifiée, et si quelques autres sont en voie d'extinction, la plupart par contre ont gardé leur spécificité originale.

UN APPAREIL DE CONTROLE

L'Islam officiel parvient à maintenir son influence grâce au recrutement des professeurs de religion islamique, dont certains sont proposés par les services de la mission diplomatique marocaine en Belgique et grâce aussi à l'influence, certes très affaiblie, des Amicales pour Travailleurs et Commerçants marocains, dont le rôle était encore il n'y a pas si longtemps non négligeable dans l'organisation du culte et ce via leur contribution fournie lors de la création des mosquées et lors du choix des maîtres des écoles coraniques, et grâce à l'envoi de prédicateurs, surtout en période de Ramadan.

Parmi les Marocains de Belgique, quelques-uns se réclament du courant islamiste mais leur nombre reste insignifiant et tout comme au Maroc, ils ne sont pas structurés mais font partie de groupuscules épars aux activités non bien délimitées.

UN ISLAM POPULAIRE

Les formes d'expressions religieuses populaires liées à la croyance aux "djnouns", au "mauvais oeil" et à la "magie" semblent encore relativement vivaces dans la communauté immigrée qui, rappelons-le, est majoritairement issue de la campagne.

Elles se manifestent principalement lors des rites de passage, lors des phases critiques, de l'existence et dans le cas de maladies psycho-somatiques. Le corps médical belge se trouve le plus souvent désarmé devant de tels malades, mais de plus en plus nombreux sont les médecins, du moins ceux qui se sont donnés la peine d'approfondir quelque peu la culture populaire maghrébine, qui proposent d'eux-mêmes un recours aux thérapies traditionnelles susceptibles d'apporter un apaisement à leurs patients.

Ceux-ci ont la possibilité de trouver un "fqih" sur place qui leur fabriquera le "talisman" adéquat; mais ils devront par contre attendre les vacances annuelles, à moins de faire le voyage spécialement, ce qui arrive dans les cas graves, pour se rendre auprès du marabout réputé guérir le mal dont ils souffrent.

Le maraboutisme étant par excellence tributaire d'un support rituel inscrit dans le terroir, se matérialisant dans les sanctuaires, les sièges de légendes hagio-logiques et les lieux en rapport avec des formes diffuses et anonymes du sacré, aura tendance à régresser dans le contexte migratoire surtout, si les retours au pays se font plus rares.

Actuellement certaines familles immigrées organisent encore leurs vacances en fonction du moussem du saint de leur région.

Il faut évidemment aussi dire que pratiquement tous les mousses ont lieu en été après les moissons.

Le confrérisme, contrairement au maraboutisme a plus de chance de survivre en exil. Les membres de confréries religieuses marocaines qui se retrouvent à l'étranger, se réunissent régulièrement au domicile de l'un ou de l'autre et entretiennent des liens avec leur zaouia au Maroc.

Deux confréries auxquelles adhèrent les Marocains disposent d'une zaouia en Belgique. Il s'agit des "Derquaoua" et des "Allaouya". La confrérie Allaouya, fondée par le Sheikh Ahma Al Alawi, originaire de Mostaganem en Algérie, est fréquentée par quelque deux cents personnes dont une vingtaine de femmes et de jeunes filles. Celles-ci se réunissent dans les locaux de la confrérie tous les dimanches après-midi afin d'y effectuer leurs exercices spirituels. Quel que soit le degré de piété du croyant et son interprétation religieuse orthodoxe, fondamentaliste, éclairée ou populaire, celui-ci est dans l'obligation d'adhérer à un certain nombre de préceptes canoniques qui trouvent leur concrétisation dans des pratiques à caractère individuel, familial et collectif.

LE JEUNE "SIYAM"

Le jeûne annuel a lieu durant le neuvième mois du calendrier musulman. Ce calendrier compte 12 mois de 29 ou 30 jours chacun.

Le mois de Ramadan avance donc chaque année de onze jours à peu près par rapport au calendrier grégorien et peut ainsi tomber en toute saison.

Le jeûne consiste à s'abstenir, de l'aube jusqu'au coucher du soleil, d'absorber de la nourriture solide ou liquide, de fumer, d'avoir des relations sexuelles et de commettre tout acte illicite.

Certaines personnes refusent de prendre des médicaments ou de faire faire une prise de sang.

Le jeûne de Ramadan est obligatoire pour tout croyant qui a atteint l'âge de la puberté. Des exemptions sont accordées aux malades, aux voyageurs, aux femmes enceintes ou qui ont leurs menstrues.

Ces exemptions n'ont cependant qu'un caractère circonstanciel et limité dans le temps, en ce sens qu'après le Ramadan, la personne exemptée est tenue d'observer le même nombre de jours de jeûne, répartis selon son désir au cours de l'année, qu'elle a manqué pour l'une ou l'autre raison.

Les personnes âgées ou les malades inguérissables qui sont trop affaiblis pour effectuer cette obligation religieuse, peuvent la remplacer par une aumône expiatoire (fidaya) correspondant à la nourriture d'un pauvre.

Le jeûne a pour but de comprendre la faim du pauvre. C'est une période de partage, on invite le nécessiteux à sa table. Mais pour celui qui, pendant un mois, fait des efforts pour combattre ses points faibles, le jeûne représente aussi une excellente leçon qui éveille la conscience du fidèle à l'existence omniprésente de Dieu et à la crainte du jugement. Le jeûne raffermir la foi du croyant et remplit son cœur d'humilité, afin de le faire accéder à la piété.

Alors que le jeûne est le mieux observé de toutes les pratiques religieuses de l'Islam, il semblerait cependant que bon nombre de ceux qui le suivent le font par habitude sans avoir nettement conscience de la véritable signification de ce pilier.

Au lieu d'être un mois de recueillement sur soi, de méditation, de prière et d'exercice de volonté, le Ramadan est devenu depuis bien longtemps un mois de liesse et de surconsommation.

Le jeûne ayant un caractère social beaucoup plus marqué que toutes les autres obligations religieuses, celui-ci est scrupuleusement respecté par une grande majorité des immigrés marocains et ce malgré les difficultés liées aux horaires de travail qui ne sont pas aménagés dans ce but comme c'est le cas dans les pays musulmans.

Par leur fidélité à la pratique du jeûne et des coutumes qui l'entourent, qui donnent publiquement l'occasion d'affirmer son appartenance à l'Islam et à la nation marocaine, les Marocains en Belgique ont le sentiment de raffermir d'une part la solidarité du groupe et d'autre part leur conscience identitaire.

Grâce aux fréquentes visites que l'on se rend mutuellement durant cette période, riche en convivialité et repas festifs, le contrôle social est fortement aiguisé, et il est mal vu de se soustraire à cette obligation religieuse sauf pour ceux qu'on considère être marginalisés par rapport à leur communauté, et pour lesquels on fait part d'une certaine tolérance.

Le Ramadan donne également lieu en milieu immigré à une augmentation de la ferveur religieuse qui se traduit par une observance plus stricte des préceptes islamiques.

Nous voyons ainsi des hommes se permettant de boire des boissons alcoolisées durant l'année s'en abstenir strictement durant le Ramadan.

De dehors des piliers de l'Islam, il existe des interdictions d'ordre alimentaire. Est illicite la chair d'une bête morte, la chair des animaux considérés comme impurs dont le porc, ainsi que la chair des animaux non immolés rituellement, les boissons fermentées et les substances enivrantes.

L'interdiction de manger du porc est pratiquement suivie par tous les immigrés, car en plus de l'interdiction faite par la religion on peut constater chez la plupart des personnes une véritable répugnance physique envers cette viande.

La crainte de consommer du porc s'accompagne chez les plus orthodoxes d'une impérieuse nécessité de connaître l'origine des aliments. Ils montreront ainsi une grande méfiance envers la viande hachée, les préparations en conserve, les succédanés du beurre et ils essayeront de limiter, le plus possible, l'usage de restauration collective telles que les cantines des écoles, des usines, des hôpitaux.

La non-consommation de la viande de porc et la peur que d'autres aliments soient contaminés par sa présence, ainsi que l'obligation de manger de la viande d'animaux rituellement abattus, prescriptions qui ont eu tendance à être mieux observées suite à l'immigration familiale et à une plus stricte application des observances coraniques, ont contribué à multiplier les boucheries islamiques dans les villes à grande concentration d'immigrés. Il est assez fréquent aussi que deux ou trois familles se regroupent pour acheter régulièrement un mouton ou un veau à la campagne qui sera alors tué selon les prescriptions islamiques.

Suite aux ripostes de la part des sociétés protectrices des animaux et aux réclamations faites par les voisins belges indisposés de la manière dont les animaux sont tués, les abattoirs sont de plus en plus disposés à autoriser l'abattage rituel, effectué par des bouchers agréés. Lors de l'Aïd il est devenu habituel de faire le sacrifice rituel dans les abattoirs des grandes villes qui ouvrent leurs portes même si l'Aïd tombe un week-end.

Mais l'organisation laisse souvent à désirer, obligeant les gens à attendre de longues heures, ce qui fait que beaucoup ont encore recours à l'abattage clandestin.

Si, au début de l'immigration, la population immigrée, composée essentiellement d'hommes seuls, manifestait une tendance au relâchement dans l'observation des pratiques religieuses, constatation à laquelle adhèrent la plupart des auteurs, il semblerait qu'actuellement ce phénomène soit en voie de régression, au moins chez ceux de la première génération.

Les parents, conscients de la perte d'identité culturelle chez leurs enfants, vont essayer de revaloriser l'observance de certains rites et coutumes. L'immigré, pour lequel la pratique de la foi est considérée comme le principal point d'attache avec son pays, avec sa culture, va bien souvent faire preuve d'une certaine rigidité dans ses principes et dans l'accomplissement de ses obligations religieuses.

Pendant les années 60, la vie religieuse se déroulait principalement à l'intérieur de l'espace privé.

La fin des années 70 et les années 80, par contre, ont été marquées par la volonté des Musulmans de faire sortir leurs pratiques culturelles de l'espace domestique.

Si les lieux du culte étaient au départ le plus souvent de petits locaux de fortune mis à la disposition des fidèles par les entreprises, les communes ou certaines organisations caritatives, les Musulmans vont devenir de plus en plus nombreux à se grouper selon leurs affinités régionales ou leur lieu d'habitat, pour acheter ensemble une maison et l'aménager comme centre de prière et d'instruction islamique pour les enfants.

Bon nombre d'associations de mosquées sont érigées en asbl ayant comme but la propagation de l'Islam véritable aux fidèles et l'octroi d'une infrastructure nécessaire à la pratique culturelle.¹

VIVRE BRUXELLES AU TEMPS DU RAMADAN

La pratique du Ramadan modifie radicalement les relations entre la journée et la nuit : en plus du jeûne pendant la journée, elle instaure une vie nocturne intense durant tout un mois. Cette situation crée inévitablement des tensions entre Belges et immigrés dans les quartiers où la population musulmane est importante ainsi qu'aux environs des mosquées.

Les difficultés rencontrées pendant cette période concernent principalement :

1. la cohabitation quotidienne dans les immeubles entre musulmans pratiquants et autres habitants à cause des bruits nocturnes vacarme des canalisations d'eau et bruits de vaisselles, pas sur les planchers, conversations animées,
2. le chahut nocturne en rue à l'issue des assemblées tenues dans les mosquées : claquements de portières de voitures, conversations prolongées à voix haute,
3. la dénaturation des intentions et du sens du Ramadan par des groupes d'adolescents profitant de l'espace nocturne exceptionnellement ouvert pour faire des coups relevant de la petite délinquance.

Il faut arriver à résoudre ces problèmes sans pour autant porter atteinte aux droits de l'un ou de l'autre des groupes en présence. L'année passée l'autorité communale de Schaerbeek a cru trouver la solution en imposant le couvre-feu et l'interdiction des rassemblements de plus de 5 personnes pendant le Ramadan.

Le Centre socio-culturel des Immigrés, la Ligue des Familles et la Ligue des Droits de l'Homme désirent agir autrement en ce domaine. Ils proposent des solutions concrètes et positives. Les démarches de ces trois associations s'inspirent du "Contrat social d'intégration" proposé par la Ligue des Familles lors de son dernier congrès à Liège en octobre 1986.

"Un contrat d'intégration est à négocier entre les pouvoirs publics belges au niveau national, communautaire, régional et communal et les populations d'origine étrangère qui doivent prendre leurs responsabilités dans ce contrat.

Il faut encore que le "contrat d'intégration" ne soit pas seulement passé avec les autorités du pays d'accueil mais avec les populations autochtones qui doivent accepter de vivre désormais avec un dixième de la population étrangère et prendre conscience de ce qu'il dépend d'elles, pour une large part, de substituer à un climat d'affrontement et de défiance un état d'esprit d'insertion sociale bénéfique aux uns et aux autres.

Les pouvoirs publics peuvent légitimement exiger des populations d'origine étrangère qu'elles respectent les lois et les règlements du pays d'accueil et plus généralement, les droits fondamentaux de l'homme, de la femme, de l'enfant tels qu'ils sont définis par les instances internationales.

Quant aux personnes et aux familles d'origine étrangère, elles sont en droit de revendiquer le respect de leur identité culturelle, de leurs options religieuses, de leurs coutumes et modes de vie dans la mesure où ils n'entrent pas en conflit avec les lois du pays et les droits de l'homme entendus au sens large.

Des médiateurs sociaux peuvent contribuer à la mise en oeuvre de ce contrat d'intégration.

Autant l'insécurité, la crainte de l'expulsion, le sentiment de vivre dans un

¹ Nota : Nous n'avons pu reproduire intégralement l'article de Mme RENAERTS. Nous invitons ceux de nos lecteurs qui voudraient en obtenir le texte complet à s'adresser à **Tribune immigrée**.

environnement hostile sont sources d'agressivité et de frustration, autant la connaissance des droits fondamentaux est de nature à sécuriser les populations d'origine étrangère et à créer un climat positif non seulement de coexistence mais de véritable insertion sociale".

Pour répondre aux premières difficultés rencontrées à l'occasion du Ramadan, il faudrait que les habitants d'un même immeuble ou d'immeubles voisins prennent l'initiative de se rencontrer avant le Ramadan pour conclure entre eux un accord pratique de voisinage auquel chacun puisse se référer ensuite pour gérer le quotidien.

Le deuxième problème serait facile à résoudre, à condition que les responsables des rencontres dans les mosquées invitent les fidèles à se conduire de manière discrète à la sortie des cultes afin de ne pas troubler le repos d'autrui dans le quartier.

Quant à la situation créée par des groupes d'adolescents pratiquant la petite délinquance, il faudrait proposer que le problème de ces jeunes soit choisi cette année comme sujet des discussions et des rencontres qui ont traditionnellement lieu dans les familles pendant les veillées du Ramadan. Cette question devrait être traitée en premier lieu par ceux à qui elle appartient d'abord, les parents et, si possible avec les jeunes. Rien n'exclut, bien entendu d'autres lieux comme, par exemple, l'école.

Le Centre socio-culturel des Immigrés, la Ligue des Familles et la Ligue des Droits de l'Homme invitent le maximum d'autres personnes et associations à reprendre à leur compte l'esprit et les idées de leur campagne de sensibilisation "Vivre Bruxelles au temps du Ramadan".²

Actuellement des initiatives de ce genre se préparent à Anderlecht et à Molenbeek et des actions de base sont envisagées par la Ligue des Familles.



² Campagne de sensibilisation à la rencontre des cultures lancée par le Centre socio-culturel des Immigrés de Bruxelles, la Ligue des Familles et la Ligue des Droits de l'Homme.
Extraits et résumé de **Vivre Bruxelles au temps du Ramadan**, supplément à l'Agenda Inter-Culturel, n° 53, mars 1987 et Ligue des Familles, **Vers une société multiculturelle** - Congrès de Liège octobre 1986.
Pour informations contacter :
Nouredine Ben HAMIDOU, 20, rue des Gougons 1170 ANDELECHT,
Christian VERCROYSE, 4, rue Gaucheret, Bte 157 1210 BRUXELLES,
Madame MURET, Ligue des Familles, Tél. 02/511.12.51.